

L'IA grignote inexorablement le travail des traducteurs littéraires

Nombre de traducteurs redoutent un déferlement de l'intelligence artificielle de plus en plus utilisée par les éditeurs, qui ne la mentionnent pas toujours. Au risque de voir des milliers d'emplois disparaître, et que seule une poignée d'ouvrages littéraires ou de sciences humaines soient, à l'avenir, encore traduits par des humains.

Par Nicole Vulser (Arles [Bouches-du-Rhône}, envoyée spéciale)

« Je n'aurais jamais cru que, de mon vivant, je verrais disparaître mon métier. C'est pourtant ce qu'il se passe », se désole la traductrice anglais-russe-français Karine Reignier-Guerre, âgée de 55 ans. Chargée de cours et tutrice en master de traduction littéraire à l'université Paris Cité et à l'université d'Avignon, elle propose aujourd'hui à ses étudiants une approche très concrète de l'intelligence artificielle (IA) générative. « Si c'est un cataclysme, il faut leur en parler et les préparer à l'affronter », dit-elle.

Chaque année, depuis 2020, elle choisit donc un ouvrage de cosy mystery, un sous-genre de fiction policière sans violence, se déroulant souvent dans les confins de la campagne anglaise, à l'écriture à la fois simple et très codifiée, dialoguée et pauvre en métaphores. « Je propose deux feuillets aux étudiants de master 2 en fin de cursus. Ils traduisent le texte et j'anonymise leurs versions. J'utilise aussi un texte traduit par un logiciel comme DeepL », détaille-t-elle. A l'aveugle, les étudiants doivent ensuite distinguer la version humaine rédigée par leur voisin et celle réalisée par la machine. « Il y a trois ans encore, tous faisaient immédiatement la différence. Aujourd'hui, presque tous se trompent : les marqueurs qui trahissent l'IA sont devenus bien plus difficiles à déceler », explique la traductrice.

Voilà qui illustre comment l'IA grignote chaque jour davantage le petit monde de la traduction dans l'édition. Un phénomène mondial, qui n'épargne aucun pays. Une enquête menée au Royaume-Uni fin août 2024 par la Société des auteurs britannique auprès de ses membres affirmait qu'« un tiers des traducteurs littéraires ont déjà perdu leur emploi ou leurs revenus à cause de l'IA générative ». Selon la dernière étude conjointe de l'ADAGP, la principale société d'auteurs dans les arts visuels, et la Société des gens de lettres, publiée en septembre 2024, 79 % des traducteurs pensent que l'essor de l'IA « fait peser une menace de substitution pour tout ou partie de leurs activités ».

« De la soupe tiède »

Si aucune enquête n'a encore évalué précisément ni la réduction du temps de travail ni les pertes d'emplois engendrées dans le secteur en France, c'est une certitude, racontent les concernés : l'IA a déjà croqué une grande partie des ouvrages pratiques et de plus en plus de titres dans les genres très codifiés comme le cosy mystery, la romance, voire la fantasy. Les romans de littérature à la pensée et à la syntaxe plus complexes, ainsi que les essais en sciences humaines, sont-ils épargnés ? Pour le moment. Jörn Cambreleng, directeur de l'Association pour la promotion de la traduction littéraire (Atlas), se targue de « reconnaître encore, comme le nez au milieu de la figure, une traduction d'un texte littéraire complexe par IA. C'est de la soupe tiède », dit-il.

Lire aussi | Article réservé à nos abonnés Traduction par IA : « Les algorithmes génératifs produisent non pas du langage, mais une langue simulée »

Xavier Luffin, doyen de la faculté de lettres, traduction et communication de l'Université libre de Bruxelles, constate que les étudiants réfléchissent désormais à deux fois avant de se lancer dans des études de traduction. La très sélective promotion d'étudiants en master 2 de traduction littéraire à l'université Paris Cité, venue assister aux Assises de la traduction littéraire à Arles, du 7 au 9 novembre, ne se fait ainsi guère d'illusions. « Toute la question est la vitesse à laquelle l'IA va arriver. Dans la traduction littéraire, on a encore un peu de marge », espère Louane. A ses yeux, « l'IA lisse les aspérités de la langue, précisément tout ce qui fait l'intérêt d'un texte littéraire ». Même avec de bons prompts (les instructions données à l'IA), le résultat n'est pas là, veut-elle

croire. Ynès, sa consœur, ajoute : « Nous nous opposons à une ségrégation entre deux types de traduction, la littérature haut de gamme, qui sera toujours artisanale, et le reste, qui sera donné à l'IA. On a aussi envie de traduire de la fantasy, des romances ou des polars. »

Persuadée que les auteurs eux-mêmes n'ont pas envie d'être traduits par des machines, Yasmine, elle aussi en master 2, veut le croire : « Notre métier de traductrice littéraire a encore de l'avenir. » Une quatrième étudiante, Chloé, renchérit : « Nous devons refuser la postédition. » C'est ainsi que l'on appelle un texte traduit par une intelligence artificielle générative comme ChatGPT, qui appartient à la famille des grands modèles de langage, ou DeepL, issu de la traduction automatique neuronale, les deux technologies utilisées dans ce domaine.

Lire aussi (2019) | Article réservé à nos abonnés « Histoire des traductions en langue française. XX^e siècle » : le traducteur sort de l'ombre

Harper Collins mène ainsi des tests avec l'entreprise française Fluent Planet qui s'appuie sur des outils d'IA pour pré-traduire des ouvrages de sa collection Azur (Harlequin). Leur sortie est prévue au second semestre 2026. Pour les traducteurs, les textes « prétraduits » par une IA – quelle qu'elle soit – sont à la fois moins bien payés, moins créatifs, et ont le désavantage d'être aussi – voire plus – chronophages qu'une traduction classique, le temps de déjouer les approximations, les contresens ou les erreurs de l'IA. Il est plus long et plus difficile de reprendre un texte mal traduit que d'effectuer une traduction en partant du texte source. Qui plus est, la postédition est rémunérée « à des tarifs inacceptables au regard du travail réalisé », souligne la Société française des traducteurs. La moyenne se situe autour de 18 euros le feuillet, contre 24 euros pour une traduction pleine, le tarif recommandé par le Centre national du livre (CNL). Le Syndicat de la librairie française met aussi en garde contre les « répercussions négatives de l'IA générative et de la traduction automatique neuronale sur les plans intellectuel, juridique, social, politique, psychologique et écologique ».

« Perte d'identité »

Ces mutations interviennent dans une conjoncture particulièrement difficile, puisque les ventes de livres de fiction étrangère s'étiolent. Entre 2013 et 2023, leur volume a chuté de 25 %, et le nombre de nouveautés a fondu de 10 %, selon l'institut Nielsen GfK. Depuis, cette dégringolade se poursuit, réduisant d'autant le travail des traducteurs.

Selon le collectif En chair et en os, créé fin 2023, qui milite pour une traduction humaine, l'IA représente « une perte considérable de qualité » pour l'édition et risque d'engendrer « une perte d'identité pour les maisons d'édition », en raison d'une uniformisation des contenus. Sans compter le pillage massif des œuvres par les divers modèles d'IA pour leur entraînement. Sous le statut d'artistes-auteurs, les traducteurs sont concernés au premier chef par l'utilisation sans autorisation de leurs travaux. Pour autant, tout comme l'Association des traducteurs littéraires de France (ATLF), ils s'opposent encore à la mise en place de licences avec les opérateurs de modèles d'IA génératives, ce qui limiterait quelque peu la casse en les indemnisant. « S'opposer à l'IA générative et à la traduction automatique neuronale, ce n'est pas adopter une position technophobe, mais bien un refus de la dégradation du travail des traducteurs ou de leur remplacement » par des machines, assure le collectif En chair et en os.

Lire aussi | Article réservé à nos abonnés En abandonnant l'écriture à l'IA, nous risquons de nous empêcher de réfléchir

Les éditeurs, eux, admettent rarement qu'ils ont recours à l'IA. Pour l'heure, le Syndicat national de l'édition n'oblige pas ses membres à s'y conformer, et l'actualisation du code des usages de la traduction, qu'il a entamée avec l'ATLF, patine sur ces questions. « Le rapport de force est inégal. Nous avons reçu des témoignages de traducteurs qui ont refusé de travailler en postédition et n'ont jamais été rappelés par les maisons d'édition qui leur avaient fait cette proposition », raconte

Margot Nguyen Beraud, présidente d'Atlas. En outre, celles qui ont recours à la postédition veulent souvent payer les traducteurs non pas en droits d'auteur, mais en leur imposant de devenir autoentrepreneurs.

Ce n'est pas tout : de plus en plus de maisons d'édition utilisent également l'IA pour sélectionner des manuscrits étrangers ou obtenir le résumé d'un livre dans une langue rare. « Ce travail de veille, d'écriture de fiches de lecture en slovène ou en bulgare, par exemple, était auparavant réalisé pour 50 à 100 euros par des traducteurs pour compléter leurs revenus », déplore Chloé Thomas, maîtresse de conférences à l'université Paris Cité. Pour elle, l'IA a déjà totalement envahi les traductions techniques, « depuis les notices d'aspirateurs jusqu'aux documents médicaux ».

Un métier invisibilisé

Le métier est « déjà précaire », renchérit Samuel Sfez, président de l'ATLF, tandis que la traductrice Pauline Tardieu-Collinet, membre du collectif En chair et en os, redoute une « prolétarianisation de la profession par l'IA ». Selon une étude menée en mars par le cabinet Axiales, leur revenu annuel moyen stagnait à 19 500 euros net en 2024. Sans bénéficier de droits au chômage ni de congés payés, près de la moitié des traducteurs (45 %) sont obligés, selon cette étude, de cumuler deux activités pour améliorer leurs revenus, notamment en donnant des cours.

Beaucoup réclament une série de mesures, dont certaines paraissent accessibles – à commencer par une meilleure mise en valeur de leur métier, trop souvent invisibilisé. « Mettre le nom du traducteur sur la couverture d'un livre n'est pas une pratique répandue, beaucoup de mes confrères s'entendent répondre : “Il n'y a pas la place” », déplore Jörn Cambreleng, le directeur de l'Atlas, même si certains éditeurs comme Calmann-Lévy, Actes Sud, Gallimard, Noir sur blanc ou Sabine Wespieser, par exemple, s'y plient volontiers. Pauline Tardieu-Collinet, elle, se bat pour que l'utilisation de l'IA, même partielle, soit systématiquement signalée sur les livres.

En chair et en os demande également « qu'aucune aide publique ne soit attribuée à des œuvres conçues – partiellement ou entièrement par IA », citant l'exemple de l'Espagne, où l'attribution d'aides publiques à la création littéraire est conditionnée au non-usage de l'IA. En 2024, le Centre national du livre a distribué 507 aides à la traduction pour un montant total de 1,6 million d'euros à des maisons d'édition qui emploient des traducteurs payés 24 euros le feuillet au minimum. Régine Hatchondo, sa présidente, a récemment mis en place un groupe de travail destiné à analyser les enjeux de l'IA. Pour tenter de clarifier le débat.

Lire aussi | Article réservé à nos abonnés Dans les bureaux, l'IA transforme à bas bruit la nature du travail